



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 113.

VENDREDI, 22 Avril 1808.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 26 mars.

L'AMBASSADEUR suédois, M. le baron de Steding, vient de recevoir ses passeports. Il se rendra à Revel, d'où il partira à bord d'une frégate.

— Les nouveaux ministres de Prusse et de Hollande près notre cour sont arrivés ici.

— Le célèbre médecin, M. Franck, a reçu sa démission, avec une pension de 3000 roubles.

— On a trouvé dans la forteresse suédoise de Svartholm, 250 pièces de canon qui vont être employées au siège de la forteresse de Sveaborg. C'était le colonel Quipenberg qui commandait la garnison, de 800 hommes. Les soldats finlandais qui faisaient partie de cette garnison, ont été renvoyés dans leurs foyers, et les Suédois ont été faits prisonniers.

A la dernière grande parade, on a montré au public quatre drapeaux suédois et un pavillon pris dans le fort de Svartholm.

(Journal de l'Empire.)

DANEMARCK.

Copenhague, le 5 avril.

Le 26 mars, on a publié un ordre de S. M., en langues danoise et française, concernant les approvisionnements des troupes alliées que l'on attend en Scélande.

Un autre ordre du 31 mars, prescrit des mesures extraordinaires de police pour la ville de Copenhague et ses faubourgs.

— M. le chambellan de Rosencrantz, qui a été précédemment ministre de Danemarck à Petersbourg et à Berlin, va se rendre incessamment en la même qualité près la cour de Prusse.

— Un violent ouragan a régné dans la nuit du samedi; il a causé de grands dégâts dans le port et dans la rade. Une galéasse et un yacht chargés de sucre et de café ont coulé bas, plusieurs vaisseaux ont perdu leurs mâtures, et beaucoup d'autres ont été plus ou moins endommagés. Une galiole à bombe anglaise a été dématée et est engravée près de Langeland; on croit qu'il ne sera pas possible de la remettre à flot.

— Un transport considérable de matelots est arrivé ici d'Aalborg.

— Un vaisseau chargé de charbon de terre est arrivé, ces jours-ci, de la Norvège dans le Sund, et l'on en attend encore beaucoup d'autres qui ont été pris sur les Anglais par des corsaires français, et conduits dans des ports de la Norvège.

— On écrit de Norvège qu'un patron de navire, arrivé tout récemment d'Angleterre, rapporte que l'on y équipe 120 à 150 bâtimens, armés chacun de 10 canons, et avec lesquels on se propose d'attaquer la Norvège.

— Le roi de Suède a défendu, sous peine de mort, toute communication avec la Russie.

— Toute communication étant sévèrement défendue avec la Suède, on reçoit rarement des nouvelles de ce royaume. Les vivres, à ce qu'on assure, y ont extraordinairement haussé de prix.

(Publiciste.)

A L E M A G N E

Vienne, le 8 avril.

S. A. I. l'archiduc Charles, évêque de Waitzen, frère de l'Impératrice, se trouve actuellement ici.

— Le petit nombre d'Anglais qui sont ici, va se trouver dans un embarras assez grand, par la cessation de toute espèce de communication: la plupart tiraient leurs revenus directement d'Angleterre.

— Plusieurs officiers de l'armée serbienne sont arrivés ici, et y ont séjourné quelque tems.

(Journal de l'Empire.)

Hambourg, le 12 avril.

Le tems s'étant radouci depuis quelques jours, la rivière d'Ocker, dans le pays de Brunswick, gonflée par la fonte des neiges, est sortie de son lit et a causé de grands dommages. On assure que le grand pont de Wolfenbütel a été emporté dans le moment où un roulier, avec une lourde charrette attelée de plusieurs chevaux, le traversait. Cette inondation est cause que nous n'avons pas reçu les deux dernières postes de France, des 3 et 4 avril.

Voici ce que contient de particulier sur ce triste événement une lettre de Brunswick, du 8: « Notre ville, depuis la nuit dernière, est tellement inondée, qu'on ne peut plus communiquer dans les rues qu'avec des bateaux. Tous les ponts et plusieurs maisons ont été emportés par la violence des eaux. La rue Saint-Jacques forme un véritable canal, et si l'eau monte encore de six pouces, elle atteindra la maison de poste. »

— L'exportation du sel a été défendue dans les Etats prussiens.

(Journal du Commerce.)

INTÉRIEUR.

Bayonne, le 18 avril.

S. M. a quitté la ville hier soir, et s'est établie au château de Marrasc, qui en est distant d'un quart de lieue.

Paris, le 21 avril.

Le contre-amiral Allemand, commandant une division mouillée à l'Isle-d'Aix, en appareilla le 17 janvier, pour se réunir à l'escadre de Toulon. Il y arriva le 6 février, après avoir pris ou détruit six bâtimens anglais et un portugais (le Prince-de-Portugal, de 600 tonneaux, chargé de denrées coloniales, et que les Anglais avaient amariné depuis quelques jours).

A peine le contre-amiral fut-il signalé, que l'amiral Ganteaume, qui était averti de son arrivée, mit sous voiles avec les bâtimens sous ses ordres.

La division de l'Isle-d'Aix avait navigué par un coup de vent continu; cependant elle n'avait point éprouvé d'avaries, et put suivre aussitôt sa destination.

L'escadre ainsi réunie, se trouvait composée de dix vaisseaux, dont deux à trois ponts, un de 80 canons et sept de 74 canons, trois frégates, deux corvettes et sept transports, chacun de 800 tonneaux, chargés de troupes, vivres et munitions de toute espèce.

L'amiral dirigea sa route sur Corfou, qu'il avait ordre de ravitailler, et qui, depuis quelques tems, était bloqué par une escadre de six à sept vaisseaux.

Soit que cette escadre eût été avertie du mouvement de celle de Sa Majesté, soit que les tems affreux qui eurent lieu à cette époque l'eussent forcée de relâcher, elle avait disparu depuis quelques jours, lorsque, le 23 février, l'amiral arriva devant Corfou.

Son premier soin avait été d'envoyer des bâtimens à Ouate, Tarente, Brindisi, et sur les deux côtes de l'Adriatique, pour faire affluer sur Corfou les convois nombreux réunis dans ces ports, ce qui s'exécuta avec la plus grande activité.

On n'en mit pas moins à débarquer dans l'île les troupes et munitions de toute espèce dont l'escadre et le convoi étaient chargés.

Depuis leur départ, les vaisseaux de S. M. avaient éprouvé des tems affreux; le Commerce de Paris avait des réparations assez importantes à faire dans sa mâture. L'amiral qui le montait, porta son pavillon sur le Magnanime; et sur l'avis qu'il reçut qu'une escadre anglaise était entrée dans la Méditerranée, il appareilla le 25 pour aller à sa rencontre, et empêcher sa jonction avec les autres escadres ennemies. Il laissa seulement sur Corfou quelques frégates et corvettes françaises et italiennes, pour assurer les communications.

L'escadre se porta à la hauteur de la Sicile, et n'y trouvant rien, elle parcourut tous les parages situés entre cette île, le Zante et les îles jonniennes. Après 19 jours de croisière, elle entra à Corfou, où l'amiral reporta son pavillon sur le Commerce de Paris.

Le 16 mars, tous les convois destinés pour Corfou, y étant introduits, l'île se trouvant approvisionnée de vivres pour deux ans, et ses magasins remplis de poudre et munitions, l'amiral remit à la voile, et après avoir croisé quelques jours sur la Sicile, la Barbarie et la Sardaigne, il fit route pour Toulon, où l'escadre est rentrée le 10 avril, ayant ainsi complètement rempli sa mission.

L'amiral Ganteaume se loue beaucoup du contre-amiral Allemand, et des commandans, officiers et équipages. Tous, pendant cette navigation de deux mois, où les coups de vent se sont continuellement succédés, ont montré autant de zèle que d'expérience.

L'ambassadeur ottoman, accompagné de ses deux secrétaires d'ambassade et de son premier interprète, a été visiter l'Imprimerie impériale, dont il a examiné avec la plus grande attention toutes les parties. Il a sur-tout admiré la précieuse collection des caractères orientaux, qui n'existent nulle part ailleurs. Il s'est long-tems entretenu avec le directeur-général de l'Imprimerie impériale sur les divers procédés de l'art typographique, auquel il ne paraît pas étranger, et sur lequel il a fait des questions très-multipliées. Il a paru voir imprimer avec plaisir sous ses yeux, en français et en turc, une feuille qui mentionnait l'époque de sa visite à l'Imprimerie impériale.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 4 janvier 1808, sur la demande de Jean Goddertz, cultivateur à Spich,

Le tribunal de première instance à Prum, département de la Sarre, a déclaré l'absence de Jean-Guillaume Goddertz, tailleur de la commune de Hollerath.

Par jugement du 3 décembre 1808, sur la demande de François Cadot, marchand à Lihus-le-Grand, et autres intéressés, en déclaration d'absence de Louis Cadot, parti comme réquisitionnaire en 1793,

Le tribunal de première instance à Beaurais, département de l'Oise, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis Cadot.

Par jugement du 8 janvier 1808, sur la demande de Jeanné Coste, veuve de Jean Dufeu, domiciliée à Bex, commune de Saint-Cernin,

Le tribunal de première instance à Aurillac, département du Cantal, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre Coste, disparu depuis 19 ans de Bex, son dernier domicile.

Par jugement du 27 janvier 1808, sur la demande de Pierre Hillaire, tissier à Beauréau,

Le tribunal de première instance à Beauréau, département de Maine-et-Loire, en exécution de l'article 112 du Code Napoléon, a nommé administrateur provisoire des biens de Jean-Baptiste Hillaire, la personne de Pierre Hillaire, son frère.

Par jugement du 4 février 1808, sur la demande d'André-Charles-David, garde domicilié dans la commune d'Avricourt,

Le tribunal de première instance à Châteaillon, département d'Eure-et-Loir, a déclaré l'absence de Charles-Paul David.

Par jugement du 13 janvier 1808, sur la demande de Cécile Gastaud, veuve de Jacques Barthélemi,

Le tribunal de première instance à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, a déclaré l'absence de Claude-Joseph Gastaud, qui depuis plusieurs années n'a point donné de ses nouvelles.

Par jugement du 12 janvier 1808, sur la demande de Paul-François-Jacques Maréchal, demeurant en la commune de Mentelle, et Françoise-Magdeleine Lesourd, son épouse,

Le tribunal de première instance à Tours, département d'Indre-et-Loire, a déclaré l'absence de Pierre Lesourd, et envoyé les demandeurs en possession provisoire de ses biens, à la charge par eux de faire faire inventaire en présence du procureur impérial, et de donner caution.

Par jugement du 29 août 1807, sur la demande de Pierre Degourier, propriétaire à Villefranche, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département de l'Aveyron, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph Matinat, de la commune de Balaguier.

Par jugement du 20 janvier 1808, sur la demande d'Antoinette Gayard, veuve de Jean-Pierre Garach, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Gaillac, département du Tarn, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Antoine Gayard, parti en l'an 2 pour le service militaire, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 15 janvier 1808, sur la demande de Gislain Taburiaux, et de Marie-Françoise Thomas, son épouse, cultivateurs à Glabais.

Le tribunal de première instance à Bruxelles, département de la Dyle, a déclaré l'absence de Germain-Joseph Taburiaux.

Par jugement du 8 décembre 1807, sur la demande d'Antoine Cavalie, et de Marie Benetzeth, son épouse, cultivateurs à St-Antonin,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département de l'Aveyron, a déclaré l'absence de Jean Benetzeth.

AGRICULTURE. — COMMERCE.

Fues générales sur quelques végétaux exotiques dont la culture, introduite en France, offrira de nouvelles branches de commerce; lues en 1789 dans une des séances de la Société d'agriculture de Paris, et présentées de nouveau à cette Compagnie, le 6 avril 1808, par M. Parmentier, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.

Le commerce des productions territoriales est d'un intérêt si majeur, qu'en faciliter l'étendue dans une de ses branches, c'est accomplir le vœu même de la nature, qui, malgré son excessive libéralité, semble exiger que l'industrie lui fasse violence, et ne refuse ses faveurs à l'homme qu'au point où il les lui ravisse.

En réfléchissant sur la quantité de végétaux utiles et agréables déjà acclimatés parmi nous, et perfectionnés sous la main habile de nos cultivateurs, on ne peut s'empêcher de convenir que la nature n'ait tout fait pour la France; que son sol, ses aspects, sa température se trouvent tellement variés, qu'elle produit ou peut produire toutes les plantes qui croissent dans les autres pays.

Il n'en existe presque plus à la surface du globe que nous ne puissions conquérir, et si les tentatives pour augmenter le nombre de nos acquisitions en ce genre, eussent été suivies avec plus de persévérance, loin de recourir à un sol étranger pour nous les procurer à grands frais, nous verrions peut-être aujourd'hui étalées dans nos magasins et dans nos marchés que nos propres richesses.

Il serait superflu de rappeler ici que le commerce qui fait fleurir les arts, ne peut s'accroître qu'en proportion des progrès de l'agriculture; qu'une nation n'est véritablement riche et puissante qu'à raison de la multiplicité de ses objets d'échange; que la mesure de sa prospérité est d'avoir beaucoup à vendre et peu à acheter; ce sont de ces vérités qu'il n'est plus permis de révoquer en doute, mais qu'on ne peut se dispenser de mettre souvent sous les yeux du public, dans cette circonstance sur-tout, où un concours de spéculations nécessaires va multiplier, appeler et fixer sur leurs domaines, des citoyens propriétaires; où les vœux et l'esprit des capitalistes n'ont plus à se porter que sur des matières agricoles et commerciales; où enfin le cultivateur ayant recouvré ce droit sacré de demander à la terre tous les fruits qu'elle peut lui donner, il doit être impatient de jouir de cette heureuse prérogative.

Entre les végétaux exotiques dont la culture introduite en France offrira de nouvelles branches de commerce, j'en distinguerai cinq; aucun ne possède la faculté alimentaire, mais tous tiennent le second rang dans l'ordre de nos besoins: le succès de leur plantation en grand semble être assuré par les essais qui en ont déjà été faits; je me bornerai à en indiquer d'autres susceptibles également de réussir.

Du thé.

Cet arbrisseau est le premier des végétaux exotiques dont la naturalisation est d'une possibilité reconnue; indigène à la Chine et au Japon, il prospère dans les plaines et sur les revers des montagnes tempérées: l'Europe seule en consomme plus de douze millions de livres pesant. Cette prodigieuse consommation avait bien suffi pour déterminer les Anglais à essayer de l'acclimater chez eux; après s'être procuré des graines en pleine maturité et après avoir subi les événements inévitables d'un voyage de douze mois, ces graines sont arrivées en état de développer leur arbrisseau qui a pu fleurir et être placé en espalier.

Il n'est pas douteux que le sol le plus productif de l'île de Corse, dont une grande partie est en friche ou couvert de marais, ne fût infiniment plus favorable à la végétation du thé que celui de l'Angleterre, sur-tout si on se porte vers la partie orientale abritée du côté du nord par de hautes montagnes. Les premiers essais de cette culture tentés dans ce département, laissent entrevoir les plus grandes espérances de procurer à ses habitants une branche de commerce assez considérable.

Du séné.

Un autre arbrisseau dont la culture n'est pas moins importante que celle du thé, c'est le séné; originaire de la Haute-Egypte, il est déjà naturalisé en Italie, et il n'y a plus qu'un pas à faire pour l'introduire dans l'île de Corse. Le bagnaudier, que l'immortel Boerhaave nomme le *séné d'Europe*, se rencontre aujourd'hui dans presque tous nos jardins.

La Société des arts de Londres a promis un prix à ceux qui établiraient cette culture dans les Indes-Occidentales; sans aller chercher une contrée si éloignée, il ne serait pas difficile d'y réussir sur le sol de la France au moyen de générations successives par les semis, cette voie la plus avantageuse de toutes pour la naturalisation des végétaux; j'ai déjà fait germer la graine contenue dans les follicules; sans doute que les gousses et les feuilles de cet arbrisseau auraient une action qui ne serait ni moins vive, ni moins efficace que le séné, dit de Tripoly et d'Alexandrie. La récolte du thé et du séné fournirait une occupation aux mères, aux enfans et aux vieillards; le travail n'en est ni difficile, ni pénible; ce qui est d'une grande considération dans nos contrées méridionales.

De l'anil.

L'anil d'où l'on retire l'indigo, est le troisième végétal dont je propose l'introduction dans l'Empire; la ressemblance qui existe entre cette plante et la luzerne de nos climats, m'avait déjà engagé à soumettre cette dernière au premier degré de fermentation pour voir si elle ne fournirait pas une feuille bleue, dans la persuasion où je suis que la couleur verte des végétaux étant ainsi que dans les arts du peintre et du teinturier, le résultat de la combinaison du jaune et du bleu, il serait possible d'obtenir de l'indigo de toute autre plante que de l'anil.

En attendant la solution d'un problème aussi intéressant, je suis fondé à penser que l'anil peut prospérer dans les cantons de nos départements du Midi qui offrent de beaux abris pour cette culture. M. Rosier, mon digne ami, a observé à Lyon qu'en le semant de bonne heure sur couche, il levait facilement, fleurissait et donnait l'hiver; que cette graine, si la saison est chaude, acquiert une bonne maturité; on sait d'ailleurs qu'il y avait autrefois, dans l'île de Malte et en Sicile, une indigoterie. La chaleur de notre climat, à la vérité, n'est ni assez intense, ni assez prolongée pour donner à d'autres plantes dont on a proposé la naturalisation, le point de maturité et de perfection qu'exige leur longue végétation; il serait ridicule, par exemple, de tenter la culture du roucouyer indigène à l'île de Cayenne, et dont la semence fournit cette belle couleur jaune, dorée et orangée: nous sommes de la même opinion pour le curcuma et pour plusieurs autres végétaux qui croissent sans culture, tels que les lichens qu'on ramasse sur les rochers, et avec lesquels on prépare cette belle matière connue sous le nom d'*orseille*.

Quelles seraient donc les raisons valables qui empêcheraient qu'on ne cultivât encore, dans l'île de Corse, l'espèce de pavots d'où l'on extrait l'opium, et les convolvulus qui donnent la scammonée d'Alep, le jalap du Mexique et la patate de Malaga? J'étais déjà parvenu, grâce aux soins

de MM. Broussonnet et Puymaurin, à naturaliser cette dernière à Toulouse et à Montpellier, lorsque le froid mémorable de l'année dernière (1788) est venu anéantir toutes mes espérances: enfin je ne doute pas que la famille nombreuse des fêrulacées, à laquelle on doit ces sucs gommeux et résineux d'un usage si fréquent dans la médecine humaine et vétérinaire n'y soient également cultivées un jour. Peut-être sera-t-il possible aussi de naturaliser parmi nous le quinquina, dont l'écorce est devenue dans les mains des praticiens les plus éclairés un remède si puissant, avec d'autant plus de raison que les voyageurs assurent avoir aperçu plusieurs espèces de cet arbre à des latitudes peu éloignées de la nôtre.

Du cotonnier.

Le quatrième végétal que je propose de naturaliser, c'est le cotonnier herbacé, l'une des plantes les plus précieuses que la nature semble avoir destinée à l'homme qui se l'est appropriée dans tous les climats, et dont la culture prospère aujourd'hui dans les deux Mondes. La Société convaincue que notre agriculture ne doit pas dédaigner une pareille conquête, a proposé un prix dû à la générosité d'un de ses membres, le duc de Charost, pour celui qui planterait au moins mille pieds; plusieurs essais heureux ont déjà été faits en Provence et en Languedoc; le cotonnier est naturalisé dans l'île de Malte et en Sicile, et on a tout lieu de croire qu'à force de semis répétés, on rapprochera insensiblement de nos climats, une plante d'autant plus avantageuse, que les céréales qui lui succèdent ont une réussite complète.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire ici le cotonnier, ni à indiquer les espèces et les variétés de cette plante; il suffit de dire que comme elle peut être cultivée avec succès en divers endroits de la France, on doit se procurer tous les éclaircissements possibles sur l'exposition et le sol qui lui conviennent le mieux, sur la méthode qu'on suit dans les pays où elle existe déjà.

Les gelées qui se font sentir jusques dans la partie méridionale de la France, ont sans doute empêché jusqu'à présent qu'on y essayât cette culture; mais une seule réflexion va bientôt démontrer combien cette idée est fautive: on ne sème le cotonnier qu'à la fin de mars ou au commencement d'avril pour le récolter avant l'automne, et certainement pendant cette saison, à moins d'événements extraordinaires, il n'y a rien à redouter dans le midi des effets de la gelée. D'ailleurs en Natolie, il se trouve des cantons assez froids et sujets aux frimats, et le coton qu'on y recueille n'en est pas moins d'une très-belle qualité.

Pour cultiver fructueusement le coton, il serait à propos de faire venir la semence des pays où il vient le plus fin, le plus long, le plus blanc; on croit pouvoir assurer qu'avec ces précautions on pourrait, en France, récolter des cotons, sinon de la plus parfaite qualité, au moins qui égaleraient la plupart de ceux que nous employons, et établiraient une concurrence salutaire avec l'étranger, en faveur de nos agriculteurs, de nos manufacturiers, et des consommateurs.

De plus, on a remarqué que la graine de cotonnier était pour les bestiaux une excellente nourriture; les Anglais en retirent de l'huile dans leurs colonies; et réservent toujours la plus grosse pour la semence.

Nous le répétons, les expériences faites par d'excellens observateurs ne permettent plus de former le moindre doute sur la possibilité de naturaliser cette plante dans les départements du midi, et l'on sent l'avantage qui en résulterait pour notre commerce et nos manufactures, de ne pas laisser refroidir l'émulation à cet égard.

Nos colonies, qui se sont enrichies des trésors que le règne végétal renfermait de plus important en Asie et en Afrique, peuvent encore ajouter à leurs conquêtes quelques productions du continent de leur hémisphère; par exemple, la cochenille, en plantant dans les quartiers les plus favorables, et autour des habitations, l'*opuntia* ou le nopal, ce végétal, plus propre que tout autre pour la nourriture de cet insecte; pourquoy nos entomologistes ne tenteraient-ils pas des expériences relativement aux avantages qu'on pourrait obtenir des galle-insectes indigènes? On connaît tous les avantages qui résultent de la mulle du kermès qui vit sur un petit chêne, très commun dans le Languedoc, devenu moins important depuis la découverte de la cochenille, peut-être n'en retire-t-on pas aujourd'hui tout le parti possible.

Des aloës.

Le cinquième végétal dont il me reste à parler, c'est l'aloës. Les plantes désignées sous ce nom sont assez communes dans les différentes parties méridionales de l'Europe; elles se cultivent très-facilement dans les jardins de botanique. Le suc épais qu'on en extrait jouissait autrefois d'une

réputation bien plus étendue qu'aujourd'hui ; il a cessé d'être pour nous une panacée ; mais la médecine vétérinaire en fait encore une grande consommation.

En supposant que nos riches planteurs dédaignent ces petites cultures, elles seraient d'une grande ressource pour les colons moins fortunés ; les habitants de la Jamaïque qui se sont adonnés à la préparation de l'aloès n'ont-ils pas déjà formé d'utiles établissements ? On ne connaît plus dans le commerce que l'aloès des Barbades, plus pur, plus fin, plus agréable, que les aloès de Socotera et de Mokka ; enfin le poivrier, la vanille, et le quinquina, dont les analogues sauvages se rencontrent par-tout, mis en culture réglée à la Guyane française, n'y réussiraient pas moins bien qu'au Mexique, au Pérou, et dans les îles des Indes orientales.

Le haut prix auquel s'élèvent tout-à-coup la plupart de ces objets, l'état avarié ou sophistiqué dans lequel ils nous parviennent souvent ; les accidents de transport et les hasards de la guerre, l'incertitude où nous sommes sur l'espece de préparation qu'on leur fait subir ; tout nous avertit de l'intérêt pressant qui doit porter à en établir la culture parmi nous ; c'est un moyen d'acquiescer des connaissances plus positives en histoire naturelle et de nouvelles possessions pour la France ; profitons des succès que les Anglais ont obtenus de semblables tentatives, imitons-les dans les choses qui touchent de si près à la prospérité de notre industrie et de notre commerce.

On ne m'objectera point sans doute les difficultés presque insurmontables d'apporter des contrées lointaines leurs productions les plus essentielles, la Société les a toutes apprises et n'a laissé aux voyageurs aucun prétexte de justifier leur indifférence à cet égard, tous les soins pour leur transplantation et leur traitement pendant la traversée sous l'objet d'un mémoire que la compagnie a remis à ceux de ses membres qui entreprennent des voyages de long cours : elle a fait graver en même temps les caisses et les boîtes destinées à recevoir les semis, les plantations et à contenir les boutures, les racines et les graines pendant leur traversée.

Quel champ immense ouvert à nos concitoyens pénétrés de l'esprit public, qui affronteraient tous les dangers pour accroître les ressources de la patrie ! leurs noms offerts à la vénération des peuples, seraient inscrits à côté de ceux des Descartes, des Poivre, des Maillard du Mesle, des Lefebvre-Dalbon, des Lescallier, à qui nos colonies sont redevables de la culture du café, du muscadier, du géroflier et du canellier.

Assez et trop long-temps les hommes ont aimé à conserver les noms de ceux qui avaient le moins fait pour leur bonheur réel, leur prospérité, l'amélioration de leur existence. Ne serait-il pas plus juste de conserver le nom des hommes utiles auxquels on doit une découverte précieuse ou un service essentiel rendu à la société ?

Nous ignorons par exemple celui qui s'avisa le premier d'introduire le levain dans la pâte, et pour nous rapprocher des temps présents, celui qui porta les gruaux sous les meules, nous est également inconnu, et cet industrieux citoyen, sur la tête duquel nous poserions aujourd'hui la couronne civique, aurait même été flétri par la loi qui subsistait alors, loi qui enchaînant l'industrie tendait à nous frustrer de la partie la plus substantielle des grains. Quelle dû être alors la consommation ? Faut-il s'étonner si les disettes furent aussi fréquentes, et si les animaux auxquels on donnait exclusivement les gruaux à manger, regorgeaient de nourriture, lorsque les hommes n'avaient pas de pain.

N'a-t-on pas le droit encore d'être étonné que la reconnaissance n'ait pas transmis à la postérité le nom du moult formé qui a fait la première tentative de l'opération de la greffe, qui nous a valu tant de fruits inconnus ; le tems et le lieu où elle a été mise en pratique ? On sait à peu-près l'époque où le pêcheur a été apporté de Perse ; l'abricotier, de l'Arménie ; le cerisier, de Cerasonte ; le coignassier, de la Grèce ; l'amandier, de Perse ; et le figuier, d'Asie. Mais nous ignorons le nom du premier greffeur, de ce pere de la nouvelle alliance dans le règne végétal ; on aurait dû lui ériger une statue avec cette inscription : *A celui qui a trouvé l'un des plus beaux secrets de la nature !*

Mais tout en cherchant à naturaliser de nouvelles plantes, ne perdons pas de vue celles qui conviennent le mieux au sol et aux différentes températures de la France, en accordant plus d'extension à la culture du chanvre, du lin, de la garance, du salicot, du safran, du houblon, nous serons dispensés d'acheter de nos voisins pour des sommes considérables ce qu'il nous est si facile de préparer au milieu de nos foyers ; ne sommes-nous pas déjà parvenus à nous passer de la noix de galle d'Alep et de Smyrne pour la chapelierie. Cette matière n'est-

elle pas avantageusement remplacée par l'écorce de chêne, qui donne un noir aussi solide, plus beau et à meilleur compte ? affranchissons-nous donc de toutes ces redevances dont était surchargée l'industrie ; n'avons-nous pas des objets que notre position géographique et les faveurs de notre climat feront toujours rechercher avec empressement de toutes les nations qui ne peuvent s'en approvisionner ailleurs ? Il n'existe pas de circonstances plus heureuses pour augmenter la ressource des matières colorantes que celle où le perfectionnement de la teinture occupe les méditations de deux de nos savans les plus recommandables, MM. Chaptal et Bertholet ; il suffit de les nommer pour faire concevoir de nouvelles espérances aux arts que la chimie éclaire.

Combien de végétaux sauvages ou cultivés sur le sol du Nouveau-Monde dont on pourrait enrichir notre hémisphère ? tant de plantes qui figurent aujourd'hui dans nos champs et dans nos potagers y ont si parfaitement réussi ; la patate, la pomme-de-terre, le topinambour et le maïs ne sont-ils pas maintenant aussi vigoureux en Europe que dans leur pays natal ?

Il y a tant de plantes dont le sort est de croître sans culture, qu'on regrette toujours de ne pas les voir couvrir une étendue de terrains perdus pour nos besoins réels. Pourquoi, par exemple, ne s'occuperait-on pas à multiplier, dans les fossés, sur les revers et les ados des chemins, le long des rivières, des ruisseaux et des canaux, dans tous les lieux aquatiques, les végétaux utiles, d'un port agréable, en imitant la nature qui répand leurs graines dans les circonstances les plus opportunes ? tels sont le gland de terre, ou la gesse, l'orobe tubereux, le touchet rond, les macres ou chataignes d'eau, la reine des prés, les salicaires, les menthies, les origans, les serpolets, les genets : les uns portent des bouquets de fleurs fort agréables et leurs feuilles sont un excellent fourrage. Les autres ont des semences et de racines farineuses ; il y en a beaucoup qu'il serait également facile de répandre dans les bois ; on embellirait les taillis avec des orchis qui pour la plupart portent des épis de fleurs fort odorantes ; les allées vertes seraient garnies de frontalis et des autres graminées sauvages ; on ne construirait les clôtures en haies qu'avec des arbrisseaux à baies dont on pourrait retirer une boisson vineuse, une matière colorante ou une nourriture succulente pour la volaille. C'est ainsi qu'en réunissant l'agréable à l'utile, on se ménagerait des ressources même dans les plantes qui croissent, fleurissent et grainent spontanément, et sur lesquelles l'homme n'a, pour ainsi dire, aucun des droits que donne le travail.

Pour ne pas laisser plus long-temps à ma proposition l'apparence d'une spéculation oiseuse de cabinet, je m'empresse de citer un fait dont j'ai été assez souvent témoin, et qui servira à prouver la facilité de son exécution. Une demoiselle, que sa modestie ne me permet pas de nommer, ayant désiré que ses herborisations fussent utiles à la botanique, qu'elle chérît, a imaginé un moyen qui n'a pu être employé par aucun amateur de cette science. Elle est dans l'habitude d'aller en automne au Jardin du Roi faire une ample collection de graines, qu'elle conserve soigneusement pendant l'hiver ; au retour du printemps, après une pluie, elle se transporte au bois de Boulogne et de Vincennes, sème à la volée les graines, dans les endroits les moins ombragés, dans les taupinières, et où les animaux ont déposé un engrais ; c'est de cette manière qu'elle a propagé une foule de plantes qui, sans ses soins, ne seraient jamais sorties des serres, où souvent elles languissent et meurent.

Il serait difficile de se former une idée de la surprise des botanistes qui, dans leurs excursions, aperçoivent des richesses qu'ils ne s'attendaient point de rencontrer dans ces endroits agrestes, et de la douce émotion qu'éprouve celle qui les a ainsi répandues ; pourquoi un pareil exemple ne trouverait-il pas dans chaque canton un imitateur ? La femme intéressante que j'ai fait connaître dans la Bibliothèque des dames, sous le nom respectable de la bonne fermière, est parvenue en peu de tems à faire disparaître des endroits vagues du voisinage de son domaine, la jusquiame, la pomme épineuse, la digitale, la ciguë, pour jeter à la place la camomille, la petite bardane, le fenouil, l'absinthe, l'armoise, la chicorée ; toutes plantes qui s'y plaisent et sont du goût des animaux qui viennent y paître.

Il n'existe pas un coin de terre, de celle même qui semble frappée de stérilité, qui ne puisse nourrir sa plante ou son arbre ; il ne s'agit que de choisir l'espece qui lui convienne le mieux. Que de richesses nous retirerions de notre sol, si nous ne lui donnions constamment que ce qu'il peut faire prospérer ! Il serait très facile de ne pas se tromper en ce genre, sans recourir à des essais toujours instructifs, mais souvent impraticables. Il suffirait d'arrêter les regards sur la topographie rurale d'un pays, d'observer les productions libres de la nature, et de considérer

ensuite celles que la main de l'homme dirige : ce parallèle montrerait bientôt quels sont les végétaux qu'il faut y cultiver de préférence. Ainsi tel canton s'adonnerait aux plantes à huile, à toile, à cordage et propres à la teinture ; tel autre aux grains, aux vignes, aux bois ; il n'y en aurait point qui ne pût fournir du fourrage et des racines potagères ; alors cette masse de ressources acquerrait les qualités que le concours des circonstances les plus favorables peuvent y réunir ; les échanges que les habitants feraient entre eux multiplieraient leurs rapports commerciaux ; et resserreraient davantage les liens de l'amitié.

SCIENCES.

Traité de navigation, par J. B. E. du Bourguet, ancien officier de la marine, et professeur des première et seconde classes de mathématiques au Lycée impérial. Ouvrage approuvé par l'Institut de France.

L'opinion générale des personnes les plus éclairées sur ce qui peut le plus favoriser les progrès de la science nautique, étant qu'il n'y a qu'un navigateur géomètre qui puisse porter, dans un Traité de navigation, l'exactitude et la simplicité nécessaires à cette science, parce que lui seul réunit la pratique à la théorie, M. du Bourguet a osé entreprendre cet ouvrage, et ses efforts ont été couronnés par l'approbation du plus savant Corps de l'Europe.

L'analyse de ce Traité de navigation a été tracée, dans le rapport fait à l'Institut de France, par MM. de Bougainville, Rochon et Delambre, rapporteur, avec cette clarté et précision, dignes du grand géomètre et astronome dont tout le monde a dernièrement admiré le discours adressé à S. M. l'EMPEREUR, sur les progrès des sciences depuis vingt ans. M. du Bourguet ajoute seulement à ce qu'ont dit ces savans, qu'il a mis tous ses soins à porter l'art nautique à son plus haut degré d'exactitude et de simplicité, et à rendre cet ouvrage utile à tous les marins qui, par état, s'occupent de cette partie du métier, et qu'il classe de la manière suivante :

Premièrement. Ceux qui ne possèdent que la routine des premières règles de l'arithmétique et l'usage des tables de logarithmes de Caillet, pour lesquels M. du Bourguet a traduit en discours ordinaires les règles données par ses formules analytiques, et fait des applications numériques de toutes ses méthodes, ayant le soin d'ordonner les types des calculs, de manière que ces navigateurs n'eussent qu'à faire les substitutions des nombres convenables aux circonstances pour lesquelles ils calculent.

Secondement. Les marins qui, ayant déjà quelques premières notions de mathématiques, voudront se rendre raison des principales méthodes employées dans le cours de l'ouvrage. Cette classe de navigateurs pourra ne lire que les articles du texte qui ne sont pas précédés d'un astérique.

Troisièmement. Les marins suffisamment géomètres, tels que les élèves qui ont été à l'Ecole polytechnique, et même beaucoup de ceux qui sortent des Lycées, pour lesquels sont écrites les notes placées à la fin de l'ouvrage, et qui renferment 1^o les démonstrations des méthodes seulement indiquées dans le texte, pour corriger les premiers résultats trouvés ; 2^o plusieurs théories dont les navigateurs peuvent se passer sans inconvénient sensible, mais qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont pour les navigateurs géomètres, le superflu nécessaire.

M. du Bourguet se fait une gloire d'avouer qu'il a profité avec reconnaissance de plusieurs observations que le savant astronome et géomètre Delambre a écrites sur les marges de quelques pages de son manuscrit.

Cet ouvrage, grand in-4^o, de plus de 500 pag., avec tables et figures, imprimé avec soin et sur du beau papier, paraîtra à la fin de septembre, et se livrera par souscription à raison de 18 fr. par exemplaire pour Paris, et de 22 fr., franc de port pour les départemens, dont un tiers se paie en souscrivant, et les deux autres tiers en retirant l'ouvrage.

La souscription sera fermée au 1^{er} août ; et, lorsque l'ouvrage paraîtra, ceux qui n'auront pas souscrit, le paieront à raison de 22 fr. pour Paris, et de 26 fr., franc de port, pour les départemens.

Ceux qui souscriront pour plus de douze exemplaires, auront la remise d'un dixième sur le prix.

La liste des souscripteurs, parmi lesquels on compte déjà plusieurs noms illustres, sera imprimée en tête de l'ouvrage.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, au Lycée impérial, rue Saint-Jacques, n^o 121 ;

Chez Fain, imprimeur, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, n^o 25 ;

Et chez les principaux libraires de l'Europe. On affranchira les lettres et l'argent.

HISTOIRE. — NATURELLE.

Tables analytiques et raisonnées des matières et des auteurs, pour la nouvelle édition de l'Histoire naturelle de Buffon, rédigée par C. S. Sonnini; rédigées par P. Suë, professeur de médecine légale à l'Ecole de médecine de Paris, etc.

Un ouvrage qui traite de tous les objets qui ont rapport aux trois règnes de la nature et qui est composé de 124 volumes, exigeait nécessairement une table alphabétique et raisonnée des matières, pour être bien connu et bien jugé. Comment en effet sans cette table trouver dans l'ouvrage les différents sujets très-nombreux qu'on desire connaître? En publiant les Tables que nous annonçons, M. Suë a donc rendu un service essentiel à la littérature, sur-tout parce qu'elles ont le mérite de joindre à la plus grande exactitude dans les citations, l'ordre, la clarté et la méthode qu'exige cette espèce de travail, fastidieux par lui-même, et qu'on n'estime en général pas autant qu'il devrait l'être, quoique de très-célebres auteurs n'aient pas dédaigné de s'y livrer.

AU RÉDACTEUR.

Vous avez inséré, Monsieur, dans votre numéro du 17 de ce mois, la traduction qu'a faite M. du Petit-Thouars d'un fragment des poésies d'Ossian, fils de Fingal: essai dans lequel il a su conserver, en ne s'écartant pas du texte, cette touche antique qui caractérise les poèmes de cet auteur. M. du Petit-Thouars annonce que ce fragment n'a point été traduit de l'idiome gallique en anglais par Macpherson, et par conséquent de l'anglais en français par Létourneur: on doit lui savoir gré de l'esprit qui l'a porté à publier ce morceau, où l'on peut prendre une légère idée de la générosité et de l'élevation de sentimens qui ont inspiré le Bard mélancolique de Selma, mais ce beau passage n'a pas été négligé par Macpherson, comme l'a pensé M. du Petit-Thouars: il se trouve inséré en épisode au 3^e chant du poème intitulé: *Fingal*, édition de Barrois; Paris, 1783. Cet épisode y est si heureusement amené, qu'on voit facilement le dessin qu'avait le poète de modérer la bouillante ardeur d'Oscar par le récit d'un événement où brilla autrefois, au milieu d'un calme héroïque, le courage généreux de son ayeul. Peut-être, et il y a lieu de le croire, ce morceau ne se trouve-t-il pas dans la première édition des Œuvres d'Ossian, mais celle dont je parle est généralement considérée comme complète; aussi assure-t-elle à Macpherson un rang distingué parmi les littérateurs de la Grande-Bretagne.

La réflexion que fait M. du Petit-Thouars à l'occasion de l'authenticité des poèmes d'Ossian, est naturelle, et devrait paraître concluante; cependant on pourra trouver dans les discours qui accompagnent l'édition que je cite, de plus amples preuves de cette authenticité, tirées de la tradition encore existante aujourd'hui parmi les vieillards des montagnes de l'Ecosse, et du caractère de franchise et de loyauté connu de Macpherson. C'est une chose étrange, au surplus, que ce soupçon de mauvaise foi, qui s'empare de certains hommes à la lecture d'un ouvrage quelconque de l'antiquité; soupçon funeste qui semblerait bannir toute ombre de candeur et de vérité. Cet esprit de scepticisme louable sans doute là où la raison ne trouve rien de positif, est un des travers les plus déplorables de l'esprit humain, quand il s'élève contre des preuves morales ou physiques qu'une bonne logique et une saine raison admettent. En beaucoup de cas, si nous étions plus simples, ou, pour mieux dire, moins ingénieux à douter, nous serions plus près de la vérité.

Agréez, Monsieur, etc.

A. DE PONTON D'AMÉCOURT.

Paris, ce 21 avril 1808.

MUSIQUE.

Quatrième mois du Journal des Troubadours, composé du *Portrait de la vie*, romance nouvelle, mise en musique par Wachet; *Alfred-le-Grand*, chant historique, mis en musique par Pacini, et *Piaceri dell' Anima*, duo chanté par M^{me} Barilli et M. Bianchi, dans *i Nemici Generosi*, avec traduction française, le tout avec accompagnement de piano ou harpe, lyre ou guitare.

Le prix de l'abonnement pour six mois est de 12 fr.

Les abonnés de lyre recevront la romance de Wachet, le duo italien, un caprice et un air varié, composé par un des meilleurs professeurs d'Italie.

On s'abonne au magasin de musique de M. Mogni, boulevard Poissonnière, n^o 20.

On recevra par-tout ledit journal franc de port.

Dixième numéro du *Nouveau Journal de harpe*, deuxième année, contenant la *Tendresse filiale*, musique de Charles Dumonchau; n^o 7 de *Haine aux Femmes*, chanté par M^{me} Hervey, musique de Doche, ancien maître de chapelle. Contredanse, Walses, sauteuses et anglaises, composées pour la harpe.

On s'abonne chez B. Pollet, marchand de musique, Palais du Tribunal, galerie de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Lycée.

Le prix de l'abonnement est de 2 fr.

Six quatuors pour violon, alto et basse, par J. B. Viotti; première livraison.

Prix, 5 fr.

A Paris, chez Auguste Leduc et C^e, rue de Richelieu, n^o 78.

LIVRES DIVERS.

Eloge de Pierre Corneille, discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 6 avril 1808; par M. J. J. Victorin-Fabre. Brochure in-8^o, formant, avec les notes, 100 pages.

Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 15 c. franc de port.

A Paris, chez Bouillat (cabinet littéraire de Saint-Jore), palais du Tribunal, n^o 156; D. Colas, rue du Vieux-Colombier, n^o 26; Gérard, rue Saint-André-des-Arcs, n^o 59; Debray, rue Saint-Honoré, n^o 168; Delaunay, palais du Tribunal.

On trouve aussi chez les mêmes libraires, les ouvrages suivans du même auteur:

Opuscules en vers et en prose, contenant un Discours sur l'indépendance de l'homme de lettres; un Essai sur l'Amour et sur son influence morale, etc. etc. Brochure in-8^o.

Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 10 c. franc de port.

Discours en vers sur les voyages, pièce qui a obtenu un prix de l'Académie française, dans le concours de 1807. In-8^o.

Prix, 60 cent., et 70 cent. franc de port.

Belzunce, ou la Peste de Marseille; poème suivi d'*Emma et Eginard, ou la Vengeance de Charlemagne*, et d'autres poésies; par Charles Millevoye, in-18, 1 fig. pap. grand-raisin fin.

Prix, 2 fr. 50 c., et 2 fr. 75 c. franc de port.

A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n^o 34.

Répertoire de librairie, contenant, 1^o toutes les lois rendues sur la librairie et l'imprimerie depuis le règlement de 1723 inclusivement jusqu'à ce jour; 2^o un extrait des plus beaux ouvrages de divers catalogues formant ensemble 900 pages, avec les prix d'adjudication en vente publique, suivi d'une table alphabétique; précédé d'un coup-d'œil sur la librairie française et de réflexions critiques sur le stéréotypage, les cabinets littéraires, les salles de ventes publiques et la révision, avec divers morceaux sur les contrefaçons, etc., recueillis et publiés par Ravier, libraire; ouvrage indispensable aux jurisconsultes, aux libraires, et utile à tous les amateurs de livres précieux.

Un vol. in-8^o. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port.

A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n^o 17.

Tarif des droits de douane et de navigation maritime de l'Empire français; précédé d'une notice sur l'origine des douanes, les tarifs et les produits; suivi d'observations sur tout ce qui a rapport aux perceptions et prohibitions, aux denrées coloniales, aux grains exportés, aux entrepôts et transit, au droit de fabrication sur le tabac, à celui de garantie et à la taxe sur les sels. Nouvelle édition mise au courant par M. Magnien, administrateur des douanes, 1 vol. in-8^o sur papier grand-raisin collé.

Prix 2 fr., en 2 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Bailleul, imprimeur-libraire, éditeur du Journal de Commerce, rue Helvétius, n^o 71.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^o ..	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant....	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg....	179 $\frac{1}{2}$	179
Madrid eff....	16	15 $\frac{7}{8}$
— vales.....		
Cadix effec....	15 90	15 $\frac{7}{8}$
— vales.....		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.....	455 r	455 r
Livourne.....	507	504
Naples.....		440
Milan.....	7 $\frac{1}{2}$ 16 d. p. 6	7 $\frac{1}{2}$ 17 $\frac{1}{2}$ d. p. 6
Basle.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	251	249
Vienne.....	115	
St-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier....	p.	
Gènes eff.....	477	474
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100, du 22 mars 1808..	85 fr. 55 c.
Idem, jous. du 22 sept. 1808....	82 fr. 60 c.
Bons de remboursement.....	fr. c.
Provisoires.....	fr. c.
Bons an 7.....	fr. c.
Bons an 8.....	fr. c.
Rescript. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1 ^{er} janv. 1805	fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} avril.	fr. c.
Actions de Vaucluse, j. du 1 ^{er} mai.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, le Triomphe de Trajan.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Assemblée de famille.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Ordre et le Désordre, le Mari juge et partie, et la Manie de briller.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Incessant, la 1^{re} repr. d'un Jour à Paris, ou la Leçon singulière, op. com. en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Florian, l'Amour et Mystère, et les Pages du duc de Vendôme.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la 8^e repr. de Peau-d'Ane ou l'Isle Bleue et la Mer jaune, et les Amours de Montmartre, comédie.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, l'Exercice des sieurs Auguste, Gaudot et du Scapin; la grande voltige par un singe, et les chiens savans et extraordinaires.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n^o 1. Tous les jours, à huit heures du soir, grand Concert d'harmonie.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, sans interruption, à sept heures du soir. M. Pierre continuera les pièces nouvelles annoncées par les affiches.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n^o 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.